

de la Mission où, perdue au milieu d'une flottille de barques de pêcheurs et d'embarcations de plaisance, elle devait beaucoup moins attirer l'attention que dans la rade.

La Belle jaugeait dix tonneaux, mais n'en portait que sept à la mer. C'était peu, trop peu pour songer à se charger des canons, ce qui était un contre-temps réel, mais on ne pouvait s'exposer aux dangers d'un surcroît de charge. Avec une pareille coquille de noix, il fallait bien tenir compte du poids des passagers et nous étions sept : M. de Raousset, M. Bowen, le docteur Pigné-Dupuytren, les deux marins, un certain Albert, admis sur ses instances en qualité de cuisinier, et moi septième. Cent quatre-vingts carabines suisses à canon rayé, avec sabre-baïonnette, des munitions, les vivres, l'eau, le charbon, en quantités suffisantes pour un voyage qui pouvait se prolonger au delà du terme ordinaire, et enfin notre bagage personnel, si restreint qu'il fût, complétaient le chargement.

Sur ces entrefaites, le colonel Walker revint à San-Francisco, sur le steamer de San-Diego, avec trente-trois hommes, tristes débris de son expédition avortée. Nous eûmes vent alors que les ports de la basse Californie et ceux de la Sonora se garnissaient de troupes, et qu'un brig de guerre mexicain, la *Suerte*, était en croisière dans la mer Vermeille. Chaque jour de retard devint pour nous un siècle d'angoisse; il était à redouter que le gouvernement de Mexico ne mit le comble à ces mesures en dispersant la troupe du *Challenge*.

Le 22, on apprit que M. de Raousset allait être appelé en témoignage dans le procès del Valle. Il se cacha; les marins reçurent l'ordre de se hâter. Mais le meilleur navire, après un long séjour dans le port, exige toujours des réparations et notre barque s'était trouvée dans ce cas. Néanmoins elle devait être prête à appareiller le dimanche 24.

La crainte d'éveiller les soupçons en mettant à la voile un jour où le repos est d'observance rigoureuse chez les peuples du culte réformé, fit remettre le départ au lundi. Mais, dans la matinée du 24, M. de Raousset ayant reçu secrètement avis qu'un *sub poena* ou sommation judiciaire devait être lancé contre lui dès le lendemain matin, il fut décidé qu'on partirait le soir même. Chacun dut se rendre de son côté, à la chute du jour, sur la falaise de Rincon-Point.

CHAPITRE II.

Rincon-Point. — Panorama de la baie de San-Francisco. — Appareillage. — Le *Golden gate*. — Moment critique. — Retraite. — Le mal de mer. — Une journée à terre. — Inquiétudes. — Renforts. — Départ.

Rincon-Point est un promontoire élevé qui sépare la baie de la Mission de celle de Yerba-Buena au fond de laquelle, en face de l'île du même nom, était situé jadis le petit pueblo ou village de San-Francisco de Asis. Autour de ce contre-fort règne une plage étroite à laquelle donnent accès d'alpestres sentiers, qui serpentent de rochers en rochers entre des touffes de sauge et de bruyères. Le côté qui regarde la baie de Yerba-Buena offre des pentes assez douces, sur lesquelles la ville nouvelle a jeté un de ses faubourgs; celui qui regarde la Mission, très-escarpé au contraire, est dominé par un plateau, et n'avait alors d'autre couronnement que des fours à chaux et les sordides habitations de pêcheurs, Chinois pour la plupart. A l'extrême pointe, la falaise, à peu près inaccessible, surplombe des chantiers de construction maritime.

J'étais le premier au rendez-vous. Seul sur le plateau en face de cette baie, une des plus belles du monde, je m'étendis sur un tertre gazonné afin de jouir à mon aise du brillant panorama qui, pour la dernière fois, s'offrait à mes yeux. Tout était calme autour de moi; calme parce que ce jour-là était celui du repos, calme parce que cette heure était celle du repas du soir, calme parce que le soleil se couchait et que le crépuscule jetait sur cette belle nature ses teintes mélancoliques. A travers une atmosphère d'une pureté virginale, ses pâles lueurs me rendaient les détails de la scène grandiose avec le fini délicat d'une chambre obscure.

Au delà du golfe, dans l'orient, derrière l'île de Yerba Buena, s'étendent les fertiles plateaux de Contra-Costa, parsemés d'habitations à demi noyées dans la verdure des chênes verts, et terminés par un horizon de montagnes irrégulièrement boisées. Dans un lointain à peine vaporeux se dresse le pic du mont Diablo, dont les derniers rayons du soleil caché pour moi caressent chaudement encore les neiges empourprées. Le *Steamboat* ou *Ferry*, qui fait le service de Contra-Costa à San-Francisco, vient de se détacher du *wharf* d'Oakland et s'avance silencieusement en fumant à outrance.

Vers le nord, à mes pieds, s'étale San-Francisco, cette ville sortie du pauvre pueblo mexicain comme le chêne du gland, mais subitement, miraculeusement, pour témoigner bien moins du merveilleux pouvoir de l'or que de l'irrésistible et féconde expansion d'un peuple se mouvant dans sa liberté. L'anse de Yerba-Buena n'existe plus; quelques hauteurs voisines ont servi à la combler pour faciliter l'extension de la ville, que gênent les collines du côté de l'ouest. La pointe North, corne opposée du croissant, est réunie à celle del Rincon par une ligne de quais, hérissée de *wharves* ou débarcadères gigantesques qui prolongent chaque rue. Une foule de navires,

les plus beaux, les plus fins de la marine universelle, y sont amarrés dans toute leur longueur.

Vers le sud, la scène est d'une autre nature. A terre, des marécages et des plaines verdoyantes montent en boulingrin jusqu'aux premiers versants de l'austère Sierra de San-Bruno. Au milieu de la plaine s'élève le petit village de la Mission, avec son vieux clocher massif qui rappelle d'autres temps et une autre civilisation. La Mission de Dolores, fondée en 1776, formait autrefois, avec le pueblo de San-Francisco de Asis et le *presidio*, le blockhaus, situé à deux lieues au nord, près du goulet, le triptyque obligé de tout établissement espagnol : symbole ingénieux d'un ordre social où les délégués de la puissance divine et de la puissance royale veillaient par procuration sur le peuple désarmé, comme les chiens sur le mouton. Au milieu de la baie, où les eaux dorment en paix, quelques *store-ships*, pontons servants d'entrepôts, dominant de leur masse noire et de leurs bas mâts blanchis, une flottille de barques à l'ancre.

A droite et à gauche, au nord comme au sud, le regard, qui glisse sur l'immensité du golfe, se perd dans un horizon lointain en suivant les dentelures capricieuses de la côte. Tout cela est splendide et comme le vieux Faust j'aurais volontiers dit au moment présent : « Attarde-toi, tu es si beau ! »

Là-bas était notre frêle barque, et ce fut pour moi un surcroît de satisfaction intime de remarquer combien elle se distinguait de la foule de ses pareilles par le menu et l'élégance de ses formes, l'audacieuse hauteur de ses mâts et leur inclinaison vers l'arrière. *La Belle* était effectivement une des plus gracieuses constructions maritimes que j'aie vues. Sa voilure consistait simplement en deux voiles auriques enverguées à des cornes mobiles, plus un grand et un petit foc. Nulle élévation de muraille ne protégeait son pont, aussi avec son chargement

s'élevait-elle à peine au-dessus de l'eau. Sa longueur de tête en tête ne dépassait pas neuf mètres.

Les feux s'allumaient de tous côtés sur la terre en même temps que les étoiles au ciel, quand je fus rejoint par mes compagnons. Une demi-heure après nous étions sous voiles.

Nous doublons Rincon-Point et venons ranger l'île de Yerba-Buena, afin d'éviter la foule des navires agglomérés dans le port. La nuit était arrivée, un spectacle aussi inattendu que saisissant s'offrit tout à coup à nos yeux. De la pointe du Rincon à la pointe North, San-Francisco se développe sur des collines en amphithéâtre; au sein de l'obscurité, elle nous apparut alors enveloppée de cette vapeur lumineuse particulière aux grandes cités modernes, fond glorieux, éblouissant, sur lequel se découpaient en noir les mâts de deux mille navires.

La brise qui passait sur cette ruche humaine nous apporta de vagues bourdonnements de vie, puis la vision féerique disparut derrière les hauteurs abruptes de North-Point et de la montagne du Télégraphe. A ce moment-là mon cœur se serra. Il me revint d'abord que ce jour était un anniversaire : le 24 mai 1849 j'avais quitté la France. Maintenant, j'abandonnais une terre où venaient de s'écouler quatre années de ma jeunesse, et je l'abandonnais furtivement, sans lui dire adieu en quelque sorte. J'aimais la Californie d'un amour qui s'est partagé depuis sans pour cela s'affaiblir. Un navire m'avait déposé à vingt ans, tout frais éclos de ma province, sur ce sol vierge où se reconstruisait hardiment la tour de Babel; j'y avais fait dans la liberté l'apprentissage de la vie; j'y laissais des amis sincères; une barque, un joujou, m'emportait vers l'inconnu.

Aventureux par instinct, je n'ai jamais reculé devant l'occasion de changer de place, et le désir de voir le Mexique avait été pour beaucoup, je crois, dans ma dé-

termination de m'attacher à M. de Raousset; cependant, en dépit de cet irrésistible attrait du mouvement, ce n'est jamais sans un serrement de cœur que j'ai quitté un rivage où j'avais séjourné quelque temps. Jamais encore je n'ai secoué la poussière de mes pieds au départ. Mon cœur et mon tempérament sont en désaccord sur ce point : l'un me retient, l'autre m'entraîne. J'ai toujours cédé à celui-ci, sans jamais étouffer la voix de l'autre.

Mais la mélancolie du souvenir dut se dissiper bientôt devant les exigences de la réalité. Il entra dans mes attributions de secrétaire de prêter au besoin la main à la manœuvre, et j'allais en avoir l'occasion. Ce n'était le lieu de rêver à la lune. Nous nous trouvions à la hauteur de l'îlot des *Alcatrazes*; en face de nous s'ouvrait le goulet, le *Golden gate*, la porte d'or, que dérobaient à nos regards des ténèbres croissantes. Depuis quelques instants le ciel se chargeait de lourds nuages noirs qui, dans leur course insensée présage d'une bourrasque, ne tardèrent pas à intercepter jusqu'à la lueur des étoiles. La brise nous était contraire et son souffle menaçant prenait plus de force de minute en minute; il nous obligea bientôt à diminuer notre voile. La mer baissait et créait par conséquent un courant qui eût favorisé notre sortie en d'autres circonstances, mais, contrariée dans son mouvement par le vent qui la tourmentait, elle était clapoteuse et fatigante. *La Belle* craquait de tous ses joints en labourant ces flots rebelles. Nous étions trop de monde sur le pont; le docteur, Bowen et Albert se réfugièrent dans la cabine sans trop se faire prier, car la curiosité qui les avait retenus jusqu'alors n'avait plus d'aliment puisque nous allions à tâtons. D'ailleurs, le vent était de bise et la vague qui brisait sans relâche sur la hanche de la barque nous couvrait insolemment de ses embruns glacés.

A minuit nous étions au milieu du goulet. La nuit ren-

dait ici notre situation critique et nos bordées se raccourcissent. La mer s'acharne avec fureur contre le pied des falaises qui nous enserrant, et ses mugissements, bien que lointains, ont à notre oreille une apparence de menace. La brise semble redoubler de violence dans ce défilé, et ses hurlements sinistres résonnent dans les gorges voisines comme des caprices d'orgues infernales, dominés à intervalles par les sinistres détonations que jette aux échos la vague s'engouffrant follement dans quelque cavité du roc.

Le goulet franchi, nous nous trouvâmes en face de la barre. La mer faisait rage sur ce haut-fond mobile qu'elle entraîne avec elle dans ses crises périodiques; le flot, qui commençait alors à monter, luttait déjà contre le courant chassant de la baie. *La Belle*, accablée par le vent, incapable de s'enlever sur chacune de ces vagues courtes, désordonnées, marbrées d'une écume phosphorescente, passait en frissonnant au travers, et nous avec. Nous dûmes nous attacher aux mâts pour n'être pas emportés.

Il fallait changer d'amures au milieu de cette zone tourmentée. Indocile à sa barre, *la Belle* refusa de venir dans le vent. Les marins déclarèrent qu'ils renonçaient à tenter plus longtemps l'aventure par un temps pareil, au milieu de la nuit, sans pilote : ni l'un ni l'autre ne connaissait la passe. Ils laissèrent arriver, et nous revînmes sur nos pas, vent arrière et sans encombre.

M. de Raousset s'opposa à ce que l'on rentrât au port et nous vîmes chercher un mouillage pour la nuit sur la côte septentrionale. Nous trouvâmes dans les parages de la pointe del Diablo, en face de celle du Presidio, une petite anse abritée par les rochers; l'ancre tomba, les voiles humides se couchèrent sur le gui. Chacun de nous dévorait son humeur en silence. Notre début était malheureux, et le dépit que nous causait l'insuccès se com-

pliquait des tourments de la fatigue, de la froidure, de l'humidité, de la faim et de la soif.

Je me souviendrai longtemps, je le crains, du spectacle que m'offrit la cabine lorsque je fis glisser le panneau à coulisse qui y donnait accès. Les trois hôtes de cet antre resserré, dont un quinquet fumeux viciait l'atmosphère, étaient livrés sans merci ni remords aux horreurs du mal de mer. Des senteurs nauséabondes et pénétrantes, apportées par un courant d'air tiède, s'en exhalèrent et me communiquèrent instantanément ce mal, le plus pitoyable de tous ceux que je connaisse, dont le travail, la préoccupation et le grand air m'avaient préservé jusqu'à cet instant. Le temps ne permettant pas de coucher sur le pont, il fallut bien se résigner à entrer dans cette bonbonnière. Le sommeil vint heureusement à mon aide.

Le lendemain il y eut conseil au point du jour; le vent n'avait rien perdu de sa violence, nos marins refusèrent positivement de sortir sans un pratique. Bowen, qui paraissait n'avoir en eux qu'une médiocre confiance, proposa de se rendre seul à San-Francisco pour en chercher un sans éveiller les soupçons. Il obtint facilement l'agrément de M. de Raousset et se dirigea vers le petit village de Saucelito, dont nous n'étions pas éloignés; là, il prit le *ferry-boat* qui, plusieurs fois par jour, fait le trajet de San-Francisco à cette partie de la baie.

La journée s'écoula tristement sur ce rivage désert dont il était interdit de s'éloigner. Vers midi cependant nous eûmes un instant d'émotion en dinant. Un cutter de la marine américaine était mouillé de l'autre côté du goulet, sous les canons du fort. Deux kilomètres environ nous séparaient, le temps était brumeux, et c'était à peine si nous le distinguions, à l'œil nu, sur le fond de grisaille de la falaise; il était donc probable qu'avec un tonnage bien inférieur et tapie comme elle l'était à l'ombre

des rochers, *la Belle* devait échapper à la remarque de ceux qui le montaient. Toutefois, en l'observant par hasard avec nos lunettes, nous y remarquâmes à ce moment-là une agitation qui nous devint suspecte. Un canot s'en détacha et parut se diriger de notre côté : Le *sub pœna* nous revint en mémoire. M. de Raousset se préparait déjà à s'enfoncer dans la montagne quand, après quelques évolutions dont nous ne saisîmes ni la portée ni le but, le canot vira soudain et prit le chemin de la rade.

La nuit arriva et, Bowen ne paraissant pas, nous nous couchâmes. Un choc violent nous arracha au sommeil, je ne sais trop à quelle heure, et nous sautâmes sur le pont tout émus encore de la pensée du *sub pœna*. C'était notre émissaire, qui revenait sur une barque louée à grands frais vu l'heure et l'état menaçant de l'atmosphère. Après nous avoir cherché longtemps de crique en crique, de rocher en rocher, au milieu d'une brume intense, il venait de nous rencontrer par hasard en se jetant sur nous. Il ramenait trois hommes, nouvel arrangement auquel personne ne fit objection bien qu'il fût onéreux à plus d'un point de vue ; mais le travail de la nuit précédente avait suffisamment démontré l'insuffisance de deux hommes du métier pour un voyage comme celui que nous allions entreprendre.

Ces hommes avaient été embauchés le soir même dans différentes tavernes du port et ne se connaissaient pas. Ils étaient prévenus que le voyage pourrait être périlleux, mais consentaient à en ignorer le but et la durée. Arrivés à destination, ils étaient libres de se séparer de nous et nous libres de les congédier, à notre convenance réciproque.

L'un d'eux, nommé Spinks, était engagé comme patron à raison de quarante dollars par mois. C'était un vigoureux compère de quarante-cinq à cinquante ans, Anglais de naissance, ayant pêché la baleine, chassé le phoque

et couru le cabotage sur les côtes des deux Californie pendant longues années, disait-il. En sa qualité de *bos-seman* ou maître d'équipage, il était capable de diriger la navigation et de faire le point. Les autres, Américains tous deux, n'étaient que des matelots à vingt dollars de haute paye. Les hommes de mer valaient alors leur pesant d'or à San-Francisco.

Spinks ayant déclaré que nous ne mettrions pas à la voile avant sept heures du matin, nous reprîmes notre sommeil interrompu.

Le 26, au point du jour, la brise faiblit et passa au sud. Nous appareillons à l'heure dite et franchissons, sans peine cette fois, avec le jusant, la barre peu agitée. La première bordée nous conduit jusqu'aux abords des *Farallones*, grands rochers de formation volcanique, situés à 8 ou 10 milles au sud-ouest du goulet : ils indiquent l'atterrage aux bâtiments qui viennent du large.

Spinks fut averti d'avoir à se tenir en vue de terre, notre dessein étant, pour des raisons qu'il connaîtra plus tard, de passer en dedans de toutes les îles que l'on rencontre sur la côte, ce que notre faible tirant nous permettait de faire. Notre but était de nous soustraire aux croiseurs américains et mexicains.

Le temps est clair et nous jouissons de la vue du rivage, qui présente une ligne de hauteurs gazonnées dont les revers onduleux descendent en pente douce jusqu'à la mer.

